

JEAN-LUC VERNA

ŒUVRE D'ART

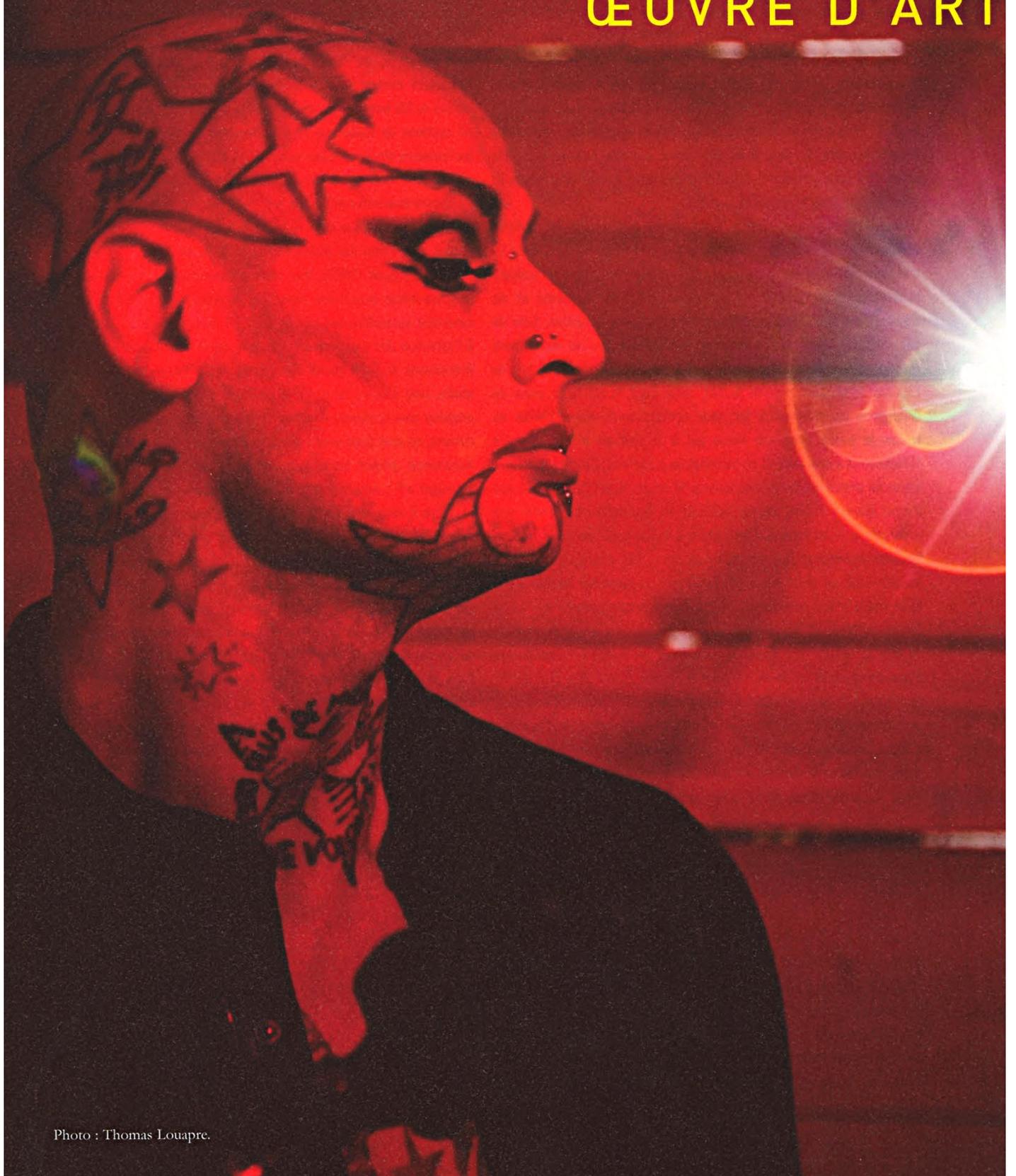


Photo : Thomas Louapre.

TOTALE

Entre dessin, musique rock et performances d'acteur, Jean-Luc Verna construit une œuvre d'art totale. Un univers synesthésique singulier et inquiétant, qui envisage la relecture et l'interprétation en tant qu'expériences plastiques.

BIOGRAPHIE / Jean-Luc Verna est né en 1966 à Nice où il vit et développe une œuvre qui se situe au cœur de la transdisciplinarité. Son travail est montré régulièrement à la galerie Air de Paris, où sa dernière exposition a eu lieu au printemps 2007. Chanteur dans le groupe les Dum Dum Boys, il est également acteur dans le spectacle de Gisèle Vienne *Apologize* et dans les films de Brice Dellsparger.

Dans le travail de Jean-Luc Verna, l'histoire de l'art, l'art contemporain et la musique rock font bon ménage. Ce dialogue, précurseur et plutôt rare dans la création actuelle, est chez lui ce qui génère l'œuvre. Jean-Luc Verna est plasticien, mais aussi acteur, danseur et chanteur ; une personnalité qui incarne aujourd'hui l'esprit de la transdisciplinarité et l'idée d'une œuvre d'art totale.

La pratique du dessin reste au cœur de ses préoccupations. Depuis sa sortie de la Villa Arson en 1991, Jean-Luc Verna n'a cessé de dessiner, assimilant ce geste à un exutoire, un acte vital et nécessaire qu'il exprime sur différents supports : mur, sol, tissu ou papier ; de préférence du vieux papier « *qui a*, comme le souligne l'artiste, *la couleur des humeurs du corps vieillissant sur le tissu* »⁽¹⁾.

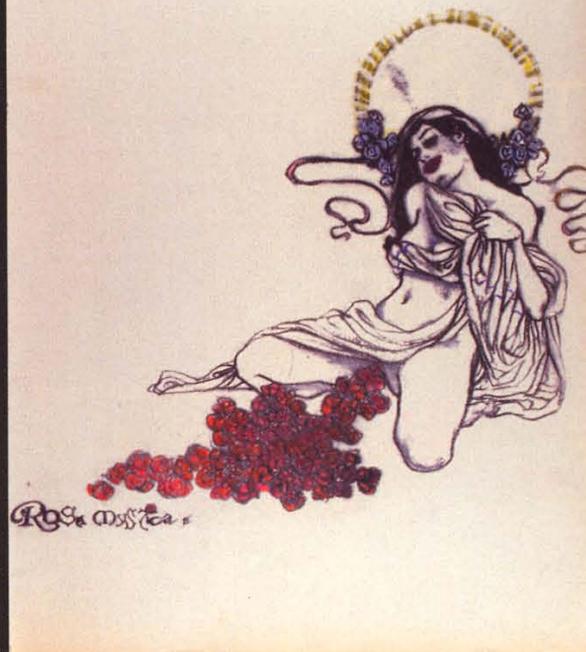
On y trouve des autoportraits, des centaures, des satyres, des squelettes, des anges déchus, des têtes (de Gorgone), des madones, des chimères. Des images qui ne sont pas sans rappeler l'univers fantasmagorique des symbolistes, et plus particulièrement le monde grinçant et provocateur d'un Félicien Rops. Car devant certains dessins comme *La mort enceinte* (1996) ou *Rosa Mystica II* (2005), on imagine que Jean-Luc Verna aurait très bien pu être l'auteur de certaines planches des *Sataniques* de Rops (1882), dans lesquelles l'artiste belge convoque ouvertement Eros et Thanatos, montre les attitudes passionnelles des corps féminins nus s'enroulant autour de piliers phalliques (*L'idole*) ou bien la Mort, immense, marchant sur la ville (*Satan semant l'ivraie*). Au moment de l'exposition *Le Voyage intérieur, Paris-London* (Espace EDF Electra, 2005), qui offrait une relecture passionnante du symbolisme à l'aune de la création contemporaine, Jean-Luc Verna n'a pas manqué de préciser que l'ensemble de son travail est une révérence aux décadentistes et aux symbolistes, et que l'un de ses livres préférés est justement *Figures et formes de la décadence* de Jean de Palacio. « *Aujourd'hui, ajoute-t-il, on retrouve, comme à la fin du XIX^e siècle, les mêmes peurs fondamentales face au progrès, à la disparition de la magie, la réhabilitation de la lutte entre les genres sexuels... Finalement, le début du XXI^e siècle est très "fin de siècle"*. »⁽²⁾

C'est que le monde de Jean-Luc Verna n'est pas affable, il est même plutôt inquiétant et sans complaisance. La mort y rôde de manière plus ou moins sous-jacente. Les visages sont souvent des têtes tranchées, bâillonnées, expulsées (*La femme qui chie sa tête*, 2002-2003) ou, dans un temps de grâce, remplacées par une défécation de fleurs (*Le miracle des fleurs*, 2003), les corps y sont meurtris, bafoués, métamorphosés (*Mon pauvre François*, 2002). Cette « *beauté Verna* » (Jean-Marc Réol) a le goût du poison. Elle est vénéneuse et fanée.

> JEAN-LUC VERNA PARTICIPERA À L'EXPOSITION
PLAYBACK, MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE
DE PARIS-ARC, DU 20 OCTOBRE AU 6 JANVIER 2008.
> UN MULTIPLE DE JEAN-LUC VERNA EST PRODUIT PAR LES
ÉDITIONS SÉMIOSE À L'OCCASION DE L'OUVERTURE DE LEUR
NOUVEL ESPACE D'EXPOSITION, À PARIS. WWW.SEMIOSE.COM

Aussi, du dessin, considéré comme le geste premier de la création artistique, Jean-Luc Verna a préféré une approche indirecte qui consiste à appréhender l'acte de dessiner à travers différents supports et diverses étapes. Il y a pourtant un dessin originel, que l'artiste réalise en premier lieu, mais il n'en reste rien tant il a subi de bouleversements. Jean-Luc Verna démultiplie le motif en procédant par photocopies, décalques, transferts au trichloréthylène et dans des tailles variables, sur la feuille de papier, le mur ou le tissu, avant d'être, en dernier lieu, repris au crayon, à la pierre noire et rehaussé de fards. Cette évolution et déperdition de l'image lui permettent de se départir de toute virtuosité, de tuer la source de l'œuvre en dénaturant la ligne et en bouleversant la forme ; cette pratique n'est pas moins surprenante lorsque l'on sait que ses dessins possèdent une qualité formelle inscrite dans une longue tradition graphique depuis Michel-Ange jusqu'à Ingres ; deux artistes que Jean-Luc Verna admire tout particulièrement et dont il reprend, à ce dernier, le principe du collage pour poursuivre sa composition (*La Révoltée*, 1998). Mais, Jean-Luc Verna, « Michel-Ange New Wave », selon ses propres termes⁽³⁾, artiste du XXI^e siècle, joue avec la réappropriation et le détournement des figures et conçoit une œuvre dessinée où les décalages formels engagent un certain nombre de ruptures et de rencontres esthétiques et historiques. Siouxsie, ex-égérie punk, devient ainsi l'héroïne d'un *wall et floor drawing* : *Siouxsie dans le palais du Té* (Mamco, Genève, 2001) investit entièrement l'espace d'une succession de scènes érotiques et sadomasochistes – le sol en porte encore aujourd'hui la trace – que Jean-Luc Verna envisage comme sa lecture du Palazzo del Te à Mantoue et des célèbres fresques tumultueuses de Giulio Romano.

L'artiste mêle sans différenciation son panthéon d'icônes de la culture rock (Siouxsie, Nico, Diamanda Galas), des références à la culture populaire – en reprenant notamment l'image de la montagne étoilée des films américains Paramount et il devient, sous ses crayons, l'expression du désir désormais joliment nommé par le jeu de mots « Paramour » ou « Paramor » – ou encore des clins d'œil à l'histoire de l'art qui resurgissent dans chacune de ses propositions. Le résultat donne à voir un syncrétisme artistique sans hiérarchisation des images. « L'artiste est bien l'héritier d'une tradition de la représentation du corps inscrite dans les arcanes de la haute culture, souligne Jean-Marc Réol, et peut-être même encore plus précisément l'héritier lointain d'un maniérisme où, dans la postérité de Michel-Ange, s'élabore la grande célébration du corps musculaire, il est aussi délibérément celui qui récupère une imagerie populaire puisée aux sources de la subculture punk. Et l'ombre portée de



Rosa Mystica II, 2005. Courtesy Air de Paris, Paris.

cette imagerie sur l'art de Jean-Luc Verna donne à certaines figures un style quelque peu "gothique" où les visions démoniaques de ce néoromantisme noir côtoient des images de la scène sadomasochiste. »⁽⁴⁾

Le dessin, colonne vertébrale de son travail, se poursuit sans discontinuer du mur au sol, en passant par le corps, la photographie, la feuille de papier ou le tissu suspendu, créant ainsi une vision ininterrompue de l'œuvre. On pourrait même dire que Jean-Luc Verna passe, sans distinction, du mur au corps et inversement car les tatouages effectués sur les murs, rehaussés de fards, et qui peuvent rester sur le support de manière quasi-permanente, ont le rendu du velouté de la peau et sont l'écho même du corps. Simultanément, son corps, recouvert de tatouages évoluant au fil du temps, se lit comme un support changeant : il est œuvre à part entière, mais art de surface. Il est la peau de l'œuvre – si l'on songe à ce qu'écrit Georges Didi-Huberman : « Entre "moi" et l'espace", il n'y a que ma peau. C'est un réceptacle, un porte-empreinte du monde alentour qui me sculpte. C'est, en même temps, un champ de fouille de mon destin – celui du temps qui me sculpte. C'est, enfin, une écriture de ma chair, un ensemble de traces qu'émet, depuis l'intérieur de mon crâne, une pensée inconsciente – pensée qui me sculpte elle aussi. »⁽⁵⁾

Jean-Luc Verna sculpte son corps et le met en scène. Il se plaît à prendre la pose, académique pour un cours (*50 poses utiles pour le dessin*, 1999 ; « Cours de nu (Académie aménagée) » *L'école de Stéphanie, La force de l'art*, 2006) ou bien issue de l'histoire de la peinture, de la sculpture et de la photographie ; attitudes qu'il réinterprète en les mêlant à l'univers musical. Manipulant la question de l'identité

et mélangeant les genres sexuels et culturels, il conçoit, depuis 2000, une série d'images photographiques dans laquelle l'artiste, loin de disparaître, incarne une figure hybride qui tient tout autant de l'histoire de l'art que de la musique rock, manière pour lui de faire coïncider, sans distinction culturelle, ces poses qui deviennent atemporelles. Entre autres choses, et dans le même temps, Jean-Luc Verna devient : *Ballerine de 14 ans*, EDGAR DEGAS. / *Interlude*, 1984, NINA HAGEN, live, Théâtre de verdure, Nice.; *L'âge d'airain*, 1877, RODIN. Bronze. / SIOUXSIE / PATTY SMITH / JIM MORRISSON : respiration classique.; ou encore, le Christ du *Jugement dernier*, chapelle Sixtine, MICHEL-ANGE. / *Come on*, 1975, GARRY GLITTER, Top of the Pops.

Indissociablement de sa vie d'artiste, il enseigne depuis plus de dix ans à l'école d'art de la Villa Arson à Nice où il a d'abord dispensé, sur fond hurlant de musique rock, des cours de dessin académique à partir du modèle vivant

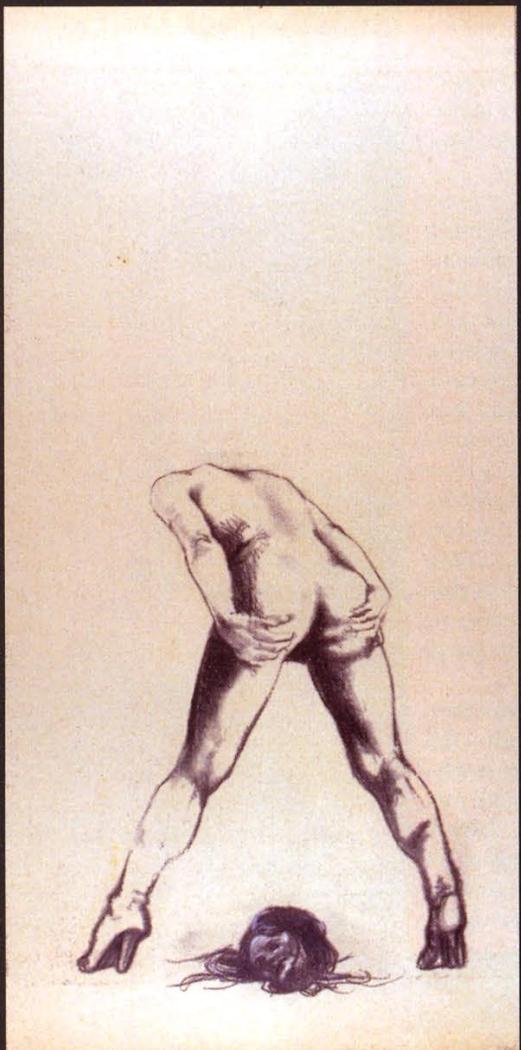
(lui ou d'autres), avant de proposer aujourd'hui une autre approche qui consiste à mettre en avant la question de la relecture et de l'interprétation d'une œuvre comme expérience plastique.

Jean-Luc Verna est interprète selon l'idée que la réappropriation, loin d'être un geste modeste, implique en tant que telle une nouveauté esthétique. Il refait des motifs, reprend des poses, rechant des standards du rock avec son groupe les Dum Dum Boys⁽⁶⁾ et rejoue des rôles pour certains remakes *Body Double* de Brice Dellsperger, dont, notamment, sa participation étonnante à *Body Double (X)* (2000), d'après *L'important c'est d'aimer* de Zulawski, dans lequel il joue tour à tour avec une incroyable fidélité tous les rôles (masculin et féminin) du film⁽⁷⁾. Cette prolifération des images, du moi, constamment métamorphosé, brouille et démultiplie (volontairement) les pistes de lecture de l'œuvre.

Dans cette perspective, Jean-Luc Verna a récemment gagné la scène comme acteur dans le spectacle de Gisèle Vienne, *I Apologize* (2004), créé d'après des textes de Dennis Cooper⁽⁸⁾. Echangeant son identité avec celle de Catherine Robbe-Grillet, actrice dans *Une belle enfant blonde*, premier volet de cette pièce chorégraphique en diptyque brossant l'image d'un monde trouble et cruel où les fantasmes se mêlent au réel et où la mort règne en maître, Jean-Luc Verna y tient le rôle de « La comédienne » et apporte sa présence très visuelle, ses poses tirées de l'histoire de l'art et ses travestissements. Il interprète son propre personnage, celui d'un artiste dont l'image est plurielle.

Dans cette approche synesthésique de l'art qui caractérise sa démarche, et dans laquelle aucune forme d'expression n'est indissociable des autres, le regard artistique de Jean-Luc Verna n'en demeure pourtant pas moins singulièrement homogène. Ainsi, depuis 1995, il a choisi de nommer chacune de ses expositions personnelles, dont certaines sont accompagnées d'une publication, d'un titre unique, une bribe de dialogue qui, non sans humour, vaut comme seul signe d'identification de son œuvre : « *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ?* » – « *Non.* »

Valérie Da Costa



La femme qui chic sa tête, 2006. Courtesy Air de Paris, Paris.

1. Entretien avec Alain Berland, « Décalqué(e) », in *Particules*, n° 12, décembre-janvier 2006, p. 2.
2. Propos recueillis par Claire Moulène in *Les Inrockuptibles*, supplément n° 520 autour de l'exposition *Le Voyage intérieur*, Paris-London, Espace EDF Electra, Paris, du 16 novembre 2005 au 5 mars 2006 (Commissariat : Alex Farquharson et Alexis Vaillant).
3. Entretien de Jean-Luc Verna avec Alain Berland, op. cit.
4. Jean-Marc Réol, « La Beauté Verna », in Jean-Luc Verna, catalogue de l'exposition à la Villa Arson, Nice, 1998, p. 4.
5. Georges Dié-Huberman, *Etre crâne*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2000, p. 71.
6. Disques édités par Armand Mognet, *Les Disques en Rotin Réunis*.
7. Jean-Luc Verna a aussi joué dans *Body Double* 9, 10, 11, 12 (1997) et 16 (2003), et actuellement dans *Body Double* 22, d'après *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick, dans lequel il interprète tous les rôles du film.
- (8) Voir à ce sujet l'article de Pierre Dourthe, « Gisèle Vienne, différence et répétition », in *Mouvement*, n° 42, janvier-mars 2007, p. 86-91.